

B. - 4 6540

LE

# SOLDAT EN RETRAITE,

OU

## LES COUPS DU SORT,

DRAME EN DEUX ACTES,

PAR

M. JOUSLIN DE LASALLE;

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR  
LE THÉÂTRE DE LA GAITÉ, LE 10 JUIN 1826.



A BRUXELLES,

AU BUREAU DU RÉPERTOIRE,

CHEZ J. WODON, RUE DES PIERRES, N° 1137,

ET CHEZ H. ODE, EDITEUR.

—  
1827.

PERSONNAGES.

ACTEURS

	DE PARIS. MM.	DE BRUXELLES MM.
MARCEL, garde de la forêt.	PARENT.	
PIERRE, jeune soldat.	CAMIADÉ.	
JEAN, aubergiste.	BOUFFÉ.	
LAMBERT, vieux cuirassier.	MERCIER.	Mmes
GUILLAUME, garçon de Jean.	DUMOUCHEL.	
	Mmes	
GEORGETTE, sa fille.	JOSÉPHINE.	
GERMAINE, jeune fermière.	ADOLPHE.	

---

*La scène se passe en France, dans un village.*

---

( Le théâtre représente la place d'un village; sur la li-  
sière d'une forêt à gauche, l'entrée d'une ferme, et  
plus loin sur les premiers plans une chaumière.  
A droite une auberge, au milieu un arbre touffu  
avec un tertre de gazon, dans le fond une forêt avec  
un poteau indiquant le nom des routes. )

---

IMPRIMERIE DE J. WODON. RUE DES PIERRES, N° 1137.

## SOLDAT EN RETRAITÉ,

ou

## LES COUPS DU SORT.



## ACTE PREMIER.

## SCÈNE PREMIÈRE.

LAMBERT, *divers Soldats vêtus moitié en paysans, moitié en militaires; puis*; GUILLAUME.

*On voit Lambert et les Soldats traverser le fond du théâtre; ils s'arrêtent devant l'auberge.*

LAMBERT.

Halte! camarades... nous v'là à notre dernière étape... nous allons nous quitter, vous, pour retourner dans vos foyers, puisque vous avez votre congé, moi pour rejoindre mon régiment, quand je me serai acquitté de la commission dont on m'a chargé; mais avant de nous dire adieu, faut dire un p'tit bonjour au vin du pays... Holà! la maison. (*Ils déposent leurs sacs et leurs bâtons.*)

GUILLAUME, *sortant de la maison.*

Eh bien! quoi... qu'vous voulez, militaire?

LAMBERT.

Avance à l'ordre, conscrit... Du vin et du meilleur, c'est moi qui régale.

GUILLAUME.

On y va.

LAMBERT, *déposant son porte-manteau.*

Ouf!.. la route est bonne... huit jours de marche avec ça sur l'dos... Enfin me voilà arrivé, et j'espère que les dernières volontés de mon général seront bientôt remplies.

GUILLAUME, *qui a été chercher des bouteilles.*

Voilà, voilà... cuirassier... Dites donc, faut-il rentrer vot' porte-manteau? (*il le prend*).

LAMBERT.

Eh bien ! qu'est-ce qui t'a dit de toucher à ça? (*il le reprend et lui jette un écu sur la table.*) Tiens, paie-toi... et tourne-moi les talons.

GUILLAUME.

J'obéis, cuirassier.

LAMBERT.

Allons, mes braves... le coup de l'étrier. (*ils trinquent et boivent.*) Maintenant, continuez votre route... Je vous remercie de m'avoir accompagné jusqu'ici... c'était utile... parce que, voyez-vous... ce que j'ai là dedans ne m'appartient pas... c'est un dépôt... cinquante mille francs, en or et en billets, que je suis chargé de remettre entre les mains d'un habitant du hameau voisin... Adieu, bon voyage, allez labourer vos champs, vendanger vos vignes, moi j'vous réponds que quand je s'rai retourné là-bas, si l'occasion s'en trouve, j'dirai deux mots d'vot' part à l'ennemi; au revoir. (*il serre la main aux soldats qui sortent.*)

## SCÈNE II.

LAMBERT, GUILLAUME.

GUILLAUME, *rentrant.*

Cuirassier, v'là le restant d'vot' monnaie.

LAMBERT.

Garde tout... mais seulement tu vas m'indiquer la route du petit village des Ormes.

GUILLAUME.

Parbleu, ce n'est pas ben difficile allez... tenez, écoutez, vous allez d'abord prendre à votre main gauche, et puis à votre main droite, vous traverserez... alors vous irez à droite, à gauche, à droite, à gauche...

LAMBERT.

Ah ça! dis donc... droite, gauche, gauche, droite... est-ce que tu me prends pour une recrue?...

GUILLAUME.

Moi!... ah! par exemple, pas si bête que de plaisanter avec les cuirassiers, et pour vous le prouver je m'en vais vous mettre dans votre chemin moi-même.

LAMBERT.

Eh bien! soit... allons, en route... mon chef de file.

*Ils sortent.*

### SCÈNE III.

MADAME GERMAINE, LE PÈRE MARCEL, *sortant de la ferme; ils entrent en scène au moment où Lambert et Guillaume disparaissent par la montagne.*

LE PÈRE MARCEL, *un lièvre à la main.*

Comment, madame Germaine, voilà votre dernier mot.

GERMAINE.

Oui, père Marcel.

MARCEL.

M'offrir trente sols d'un lièvre superbe!

GERMAINE.

Je n'en donnerai pas une obole de plus.

MARCEL.

Au moins mettez un écu... ce n'est rien pour vous

## 6 LE SOLDAT EN RETRAITE, ETC.,

une des plus riches fermières du pays... et c'est beau-  
coup pour moi... pauvre garde de cette forêt...

GERMAINE.

Non ! vous dis-je... c'est déjà trop cher... et si vous  
ne voulez pas... eh bien ! portez-le ailleurs...

MARCEL, à part.

Allons, je vois bien que je perds mon temps... cette  
femme-là est aussi méchante qu'elle est avare.

### SCÈNE IV.

LES MÊMES, GUILLAUME.

GUILLAUME, en entrant.

Diable de cuirassier, il m'a dit adieu sur l'épaule...  
(apercevant Germaine.) J'allais chez vous... l' messa-  
ger vient d' me charger d'vous remettre c'te lettre.

GERMAINE.

C'est bon...

GUILLAUME.

V'là tout.

GERMAINE.

Eh bien ! qu'est-cé que tu fais-là ? va-t-en...

GUILLAUME, à part.

Oh !... c'est un dragon c'te femme là... j'aimé mieux  
les cuirassiers... au moins ça donne pour boire...

MARCEL, à Guillaume qui rentre.

Et que veux-tu, mon garçon ? elle est la même avec  
tout le monde.

GERMAINE, qui a parcouru la lettre.

Que vois-je ?... il revient... (elle lit.) « Ma chère  
Germaine, après six ans d'absence, je vais enfin vous  
revoir. Aujourd'hui même, je serai près de vous, car  
je rapporte un trésor que je veux mettre à vos pieds...  
Signé Pierre. » (à part.) Il est donc vrai... je vais le  
revoir... il rapporte un trésor... en vérité, je ne me  
sens pas de joie (haut.) Père Marcel...

MARCEL.

Et bien ! quoi...

GERMAINE.

Donnez-moi votre lièvre... tenez, voilà le prix que vous n'en avez demandé...

MARCEL.

Ah ! vous avez donc changé d'avis... eh bien ! voilà... moi, je n'ai qu'une parole, je vais le mettre chez vous, (à la porte.) Tenez, Marianne, portez cela à la cuisine de la part de madame.

GERMAINE.

C'est bien... (à part.) Un trésor... ce bon Pierre, je savais bien qu'il ferait son chemin... je sens que je l'aime toujours... Bonjour, Marcel, bonjour... j'ai quelque affaire au village, je vais revenir... Au revoir, Marcel... un trésor ! (Elle s'en va dans le village.)

## SCÈNE V.

GEORGETTE, MARCEL.

MARCEL.

Eh bien ! qu'est-ce qu'elle a donc !... en un moment la pluie et le beau temps... des sottises et des honnêtetés. C'est c'te lettre, bien sûr... enfin, c'est égal, mon lièvre est vendu, et m'voilà riche jusqu'à demain...

GEORGETTE, sortant de la chaumière, un panier au bras.

Ah ! vous voilà... Bonjour, mon père.

MARCEL.

Bonjour, bonjour, ma petite Georgette... Où vas-tu donc comme cela ?

GEORGETTE.

Je viens de préparer tout ce qu'il faut pour votre souper ; et je vais le porter dans la cabane de la forêt, afin d'être rentrée avant la nuit.

## 8 LE SOLDAT EN RETRAITE, ETC.,

MARCEL.

C'est bien cela, mon enfant, de penser à ton vieux père. (*il l'embrasse*). Tu as raison de partir avant la nuit : la forêt n'est pas sûre, et il est prudent de rentrer de bonne heure.

GEORGETTE.

En vérité, cela me chagrine de vous voir passer toutes les nuits dans la forêt; vous devriez vous ménager davantage...

MARCEL.

Que veux-tu ? il faut bien faire son devoir... Depuis quelques jours, ces maudits braconniers font des leurs; et je dois redoubler de vigilance pour faire prendre, s'il se peut, tous les coquins qui empêchent les honnêtes gens de voyager en sûreté. Ainsi tu m'apporteras mon souper... sous le gros arbre de la forêt, comme à l'ordinaire, entends-tu, Georgette?..

GEORGETTE.

Oui, mon père...

MARCEL.

Eh bien ! qu'as-tu donc ? pourquoi te sauver si vite ?

GEORGETTE.

C'est que j'entends la voix de M. Jean.

MARCEL.

Comment ! ton prétendu te fait peur ?

GEORGETTE.

Non, mon père; mais il m'ennuie. (*Elle va pour sortir.*)

### SCÈNE VI.

LES MÊMES, JEAN.

JEAN, *courant après elle.*

Mamselle Georgette ! mamselle Georgette !... Eh bien ! vous vous en allez encore... C'est toujours la



même closé quand j'arrive; c'est désobligeant, mam-selle.

GEORGETTE.

Mais dam, aussi, pourquoi me parlez-vous toujours d'amour? Ça ne m'amuse pas.

JEAN.

Dieu! que les femmes sont menteuses!... Elles disent toutes ça avant, et puis après on est tout étonné d'être idolâtré.

MARCEL.

Vous croyez?

JEAN.

J'en suis sûr. Après tout, vous êtes son père... je vous conviens... partant, je dois lui convenir... je ne sors pas de là...

MARCEL.

Ce n'est pas une raison, ça, monsieur Jean... un père ne voit pas toujours avec les yeux de sa fille.

JEAN.

Parbleu, voilà une belle malice... bien sûr que vous n'avez pas les mêmes yeux que Mamselle; ils ne sont même pas de la même couleur.

MARCEL.

Il ne s'agit pas de plaisanter... ma fille vous connaît à peine... il n'y a qu'un an que vous tenez cette auberge... Parvenez à lui plaire... décidez-la en votre faveur, et je consens à tout... mais il faut son aveu, je vous en avertis.

JEAN.

Eh bien! en ce cas, belle Georgette, je vous réitère ma proposition d'hier... Vous avez des grâces et des attraits... moi, j'ai un bon cœur... et une bonne auberge... Vous n'avez pas de dot... moi, j'ai de l'argent, une cave bien garnie, une jolie batterie de

cuisine; et je mets le tout à vos pieds, physique et propriété.

GEORGETTE.

Monsieur Jean, je vous suis obligée de votre recherche.

JEAN, à *Marcel*.

Voyez-vous, père Marcel... elle est flattée... j'en étais sûr.

GEORGETTE.

Mais je n'ai pas l'ame intéressée; tout le monde vous le dira... et...

JEAN.

Vous acceptez, n'est-ce pas?

MARCEL.

Allons, ma fille, réponds oui ou non.

GEORGETTE.

Eh bien! non...

*Elle sort.*

MARCEL.

Vous l'entendez, monsieur Jean...

JEAN, à *Marcel*.

Soyez donc tranquille : elle m'aime; elle veut jouer l'indifférence devant vous.

MARCEL.

Allons, je vois que vous prenez les choses du bon côté. (*on appelle* : monsieur Jean!)

JEAN.

Toujours... toujours... Mais on m'appelle; plus tard nous causerons de notre affaire... On y va!... on y va!., Au revoir, papa Marcel; au revoir. On y va!..

*Il rentre.*

## SCÈNE VII.

MARCEL, puis PIERRE.

MARCEL.

Quel original! mais apprêtons-nous à aller passer

la nuit dans la forêt. (*Il allume sa pipe. Pierre descend de la montagne; il a le sac sur le dos, le chapeau militaire, la veste et le pantalon de paysan.*)

PIERRE.

Enfin, Pierre, te voilà de retour... je reconnais ce lieu... le clocher du village... ici la pelouse du château où je dansais avec elle les jours de fête, et là le vieux chêne qui plus d'une fois nous servit d'abri contre l'orage... Mais où demeure-t-elle à présent?... Ah! ah! j'aperçois quelqu'un... Mon brave, pourriez-vous m'enseigner la maison de madame Germaine?

MARCEL.

Madame Germaine, la jeune fermière... Oh! parbleu, vous n'irez pas bien loin... Tenez, voilà sa porte.

PIERRE.

Je vous remercie; je vais entrer.

MARCEL.

Vous ne la trouverez pas chez elle à présent; elle est allée dans le village... elle ne tardera pas à revenir.

PIERRE.

Je vais l'attendre; mais puisque vous la connaissez, dites-moi si elle est encore veuve.

MARCEL.

Oui, toujours.

PIERRE, *à part.*

J'étais bien sûr qu'elle me garderait sa foi... (*haut.*) Et sans doute toujours charmante?... Quand je partais, c'était la fermière la plus fraîche et la plus jolie du village.

MARCEL.

C'est encore la fermière la plus jolie du canton.

PIERRE.

Et elle est toujours bonne, toujours généreuse?

## 12 LE SOLDAT EN RETRAITE, ETC.,

MARCEL.

Bonne... oui, pour elle...

PIERRE.

Allons, allons, mon brave, vous la connaissez mal.

MARCEL.

Non... tout le pays la juge comme moi...

PIERRE.

Tout le pays se trompe.

MARCEL.

Eh! non, vous dis-je... C'est une femme avare, égoïste, dure envers le pauvre...

PIERRE.

Eh bien! moi, je vous le répète, je la crois bonne, sensible, généreuse... Sans cela je n'aurais pas fait cent lieues à pied pour la revoir, lui rapporter un cœur toujours fidèle, et lui offrir un nom qu'ont honoré six campagnes et vingt blessures.

MARCEL.

Comment, vous avez fait cent lieues pour épouser madame Germaine?

PIERRE.

Je lui avais donné ma parole, et un soldat n'y manque jamais.

MARCEL.

Vous êtes donc de ce village?

PIERRE.

Non, je suis fils d'un laboureur du hameau des Ormes. J'avais vingt ans quand je partis pour la guerre; c'est alors que madame Germaine, âgée de dix-huit, devint veuve d'un des plus riches fermiers du canton... J'eus le bonheur de calmer son chagrin; il y avait un an qu'elle me témoignait beaucoup d'attachement, quand mon pauvre père tomba malade, et au bout de huit jours j'étais seul sur la terre...

MARCEL.

En effet, il n'y a que cinq ans que je suis dans le pays, mais j'ai entendu parler de vous.

PIERRE.

Sans parents, sans appui, il ne me restait alors que l'espoir d'épouser Germaine, espoir qu'elle m'avait donné plus d'une fois.

MARCEL.

Vous aviez donc un coffre-fort?

PIERRE.

Je n'avais que mon amour... Un jour que je la conjurais de combler mes vœux... elle me tint ce langage : Pierre, tu as du courage, de l'intelligence... Un homme parvient rarement en restant au village... fais-toi soldat... Maintenant que les récompenses sont pour les braves, va chercher la fortune sur une terre étrangère.. reviens ensuite, reviens amoureux, fidèle... avec une petite fortune; alors je tiendrai la promesse que je te fais en ce moment, de n'être jamais qu'à toi.

MARCEL.

Elle voulait se débarrasser de vous.

PIERRE.

Elle voulait que je fusse plus digne d'elle.

MARCEL.

Et vous êtes parti?

PIERRE.

Sur-le-champ... J'ai suivi nos drapeaux dans plus d'une campagne... j'ai partagé la gloire, les fatigues et les dangers de nos braves... enfin, après plusieurs années de travaux et de succès... me voici de retour auprès d'elle; j'ai tenu mon serment et je viens réclamer le sien.

MARCEL.

Vous ignorez sans doute que madame Germaine a

## 14 LE SOLDAT EN RETRAITE, ETC.,

refusé bien des prétendans, parce qu'aucun d'eux n'avait assez de fortune pour elle.

PIERRE.

C'est qu'elle m'attendait.

MARCEL, à part.

Pauvre jeune homme!... quelle confiance! (*haut.*)  
Ecoutez, monsieur Pierre, vous avez l'air d'être  
brave et honnête, mais, franchement, je vous crois  
un peu trop crédule... Je suis garde de la forêt, ma  
chaumière est là, si vous avez un jour besoin de con-  
seils, venez consulter le père Marcel... Adieu... (*Il  
prend son fusil et s'éloigne.*)

### SCÈNE VIII.

PIERRE, GERMAINE.

PIERRE.

Que veut-il dire?... Elle serait changée... Ger-  
maine!... Oh! non, je ne puis le croire.. mais je ne  
me trompe pas... c'est elle que j'aperçois, elle vient  
de ce côté... elle m'a reconnu... la voici... (*à Germaine  
qui entre.*) Germaine, je vous retrouve donc enfin après  
une si longue absence!...

GERMAINE.

Pierre... est-ce bien vous que je revois!.. ah! si  
vous saviez quel plaisir m'a fait votre lettre... Je me  
suis dit: Il va revenir dans ce village... il m'aimera  
comme il m'aimait, et nous serons unis pour ne jamais  
nous quitter.

PIERRE.

Bonne Germaine, votre cœur n'est donc pas changé?..

GERMAINE.

Pour vous, Pierre, il est toujours le même...

PIERRE, à part.

Ah! je savais bien que Marcel avait tort...

GERMAINE.

Je suis impatiente de savoir tout ce qui vous est arrivé depuis notre séparation.

PIERRE.

Huit jours ne suffiraient pas pour vous le dire.

GERMAINE.

Avec quel plaisir j'en entendrai le récit, lorsque, le soir, nous serons tous deux assis au coin de notre foyer, dans une habitation charmante, jouissant d'une fortune qui fera l'envie de tous nos voisins... je serai heureuse d'apprendre de vous les dangers auxquels vous aurez échappé, et de vous consoler de tous les maux que vous aurez soufferts pour moi.

PIERRE.

Je les ai tous oubliés... un autre y aurait succombé... en pensant à vous j'y ai survécu, et me voilà...

GERMAINE.

Ce pauvre Pierre !... mais votre lettre m'a appris que cette longue absence n'a point été infructueuse pour vous, et que vous avez rapporté des choses qui vous dédommageront de tant d'épreuves cruelles.

PIERRE.

Il est vrai que je puis récompenser dignement votre constance, et je rapporte avec moi un bien d'un prix inestimable.

GERMAINE.

Ah ! certainement... ce trésor dont vous m'avez parlé... Mais pourquoi n'entrons-nous pas... le jour baisse ; allons, je veux absolument que vous veniez vous reposer chez moi... car vous devez être accablé de fatigue...

PIERRE.

Je vous ai revue... et je n'y pense plus...

GERMAINE.

Jamais il ne fut si aimable, ce bon Pierre... Vous avez donc amassé beaucoup d'argent ?

PIERRE.

De l'argent ?... moi, pas du tout...

GERMAINE.

Ah ! j'entends, votre fortune est dans votre portefeuille.

PIERRE.

Encore moins.

GERMAINE.

Alors, Pierre, je ne vous comprends pas... Où donc est ce trésor dont vous m'avez parlé ?

PIERRE, *ouvrant sa veste et montrant sa croix.*

Germaine, le voilà... L'ennemi nous opposait une vive résistance, depuis trois jours nous nous battions avec acharnement, lorsqu'emporté par son courage, mon général se met à la tête d'un peloton dont je faisais partie, et nous crie : En avant !... Séparé de mes camarades, il allait périr... je m'élançai au-devant du coup, et je passe avec mon front... je tombai, et quand je revins à la vie, j'aperçus sa croix qui brillait sur mon sein...

GERMAINE.

En effet... monsieur Pierre, cette récompense est précieuse.

PIERRE.

Oh ! oui...

GERMAINE.

Tous les garçons vont envier votre sort... toutes les filles du village seront flattées de votre choix.

PIERRE.

Et que m'importe ?... c'est pour vous seule que je suis fier de ma récompense.



GERMAINE.

En effet, je dois être reconnaissante de la préférence que vous m'accordez... mais en se mariant, on s'engage pour la vie... et j'ignore encore...

PIERRE.

Eh bien ! entrons chez vous , Germaine ; aussi bien l'appétit me gagne... et, assis à votre table , nous en causerons ensemble.

GERMAINE.

Volontiers... mais...

PIERRE.

Avec quel transport je vais revoir cette demeure où je reçus le serment qui me ramène aujourd'hui près de vous !

GERMAINE.

Parlon... monsieur... Pierre... mais ce matin... je ne vous attendais pas sitôt... et rien là dedans n'est encore préparé...

PIERRE.

Cependant, Germaine, tout-à-l'heure vous étiez la première à m'offrir...

GERMAINE.

Oui, mais je pense maintenant que je ne puis recevoir personne...

PIERRE.

Pas même vos amis... Celui qui venait sur la foi de vos sermens vous consacrer le reste de sa vie...

GERMAINE.

Mes sermens ?...

PIERRE.

Vous ne vous en souvenez plus, à ce qu'il paraît.

GERMAINE.

Si, mais je ne vous avais pas dit...

PIERRE.

Quel langage !

GERMAINE.

Tenez, Pierre, la nuit devient obscure ; j'ai tort de vous retenir ici ; je ne veux pas vous empêcher de continuer votre route.

PIERRE.

Comment, c'est vous qui me recevez ainsi, quand j'ai fait tant de chemin pour vous voir ?

GERMAINE.

Je vous remercie pour toutes les marques de souvenir que vous me donnez... Adieu, monsieur Pierre.

*Elle rentre et ferme la porte.*

## SCÈNE IX.

PIERRE, *seul.*

L'ingrate ! sa porte s'est fermée devant moi... Ah ! je le vois, père Marcel avait raison... Quel parti prendre ?... me consumer en regrets superflus ?.. Ce cœur où je croyais occuper une place, est rempli tout entier par la passion de l'argent, il n'est plus digne de moi... Allons, l'hospitalité m'est refusée dans cette maison... cherchons un autre gîte pour passer la nuit... Depuis le lever du soleil, je n'ai rien pris, j'ai toujours marché... Tâchons de nous procurer du repos et un peu de nourriture ; voici justement une auberge, entrons... Mais je n'ai point d'argent... n'importe, frappons.. Ah ! je me plais à croire que tous les cœurs ne seront pas aussi durs que celui de Germaine.

*Il frappe.*

## SCÈNE X.

PIERRE, JEAN.

JEAN, *à la fenêtre.*

Qui est-ce qui frappe ?

PIERRE.

Ami.

JEAN.

Que demandez-vous ?

PIERRE.

A souper et à coucher pour cette nuit.

JEAN.

Je peux vous donner à souper ; mais un lit, cela m'est impossible, mon auberge est pleine...

PIERRE.

Eh bien ! donnez-moi un coin où je sois seulement à l'abri des injures du tems...

JEAN.

Attendez, je descends.

PIERRE.

Qu'importe, pour une nuit, un peu mieux, un peu plus mal !... Demain j'aurai quitté ce village... Ah ! Germaine, qui l'aurait jamais cru !...

JEAN.

Me voilà, me voilà... Monsieur disoit donc ?...

PIERRE.

Qu'un lit de paille me suffirait...

JEAN.

C'est très-bien, mais vous avez faim, dites-vous ?

PIERRE.

Oui, une faim de voyageur.

JEAN.

Qu'est-ce que Monsieur mangera pour son souper ? Monsieur veut-il du chevreuil, un lièvre, une perdrix ? Je vous préviens que le gibier est fort cher.

PIERRE.

Je m'en rapporte à votre probité ; vous fixerez vous-même le prix de ma dépense, et je vous ferai tenir cette bagatelle au premier jour.

JEAN.

Plait-il ?

PIERRE.

Vous pouvez compter sur ma parole.

JEAN.

C'est-à-dire que Monsieur veut souper à crédit ?

PIERRE.

Je ne suis point en fonds aujourd'hui ; mais au premier moment...

JEAN.

Ah ! Monsieur n'a pas d'argent et monsieur veut souper ?

PIERRE.

C'est un service que vous me rendrez , et vous pouvez compter sur ma reconnaissance.

JEAN.

Bien obligé... je ne paie pas mes fournisseurs avec cette monnaie-là.

PIERRE.

Allons , mon cher hôte , soyez humain , entrons , et faites-moi souper promptement. (*Il va pour entrer.*)

JEAN.

Un moment, un moment, monsieur le soldat... Écoutez, je suis généreux, c'est vrai ; mais je ne veux pas ravir à mes confrères le rare avantage de donner à souper à un homme qui aura pour eux de la reconnaissance. Adieu, monsieur, adressez-vous à un autre... A deux pas d'ici il y a une auberge. (*à part.*) Souper sans payer!... ah ! par exemple, voilà un plaisant original ! (*Il rentre et ferme la porte aux nez de Pierre.*)

## SCÈNE XI.

PIERRE, seul.

Le cœur de cet homme-là n'est pas meilleur que celui de Germaine ; mais je ne connais plus personne dans ce village, il fait nuit, la faim, la fatigue m'ac-

cablent... et deux lieues à faire ! je n'en aurai jamais la force... Puisque je ne trouve l'hospitalité chez personne , cherchons un endroit où je puisse me reposer cette nuit... Ah ! ce vieux chêne... au moins je suis sûr que celui-là ne me refusera pas son abri ! (*Pendant ce monologue, il a défait son sac et le place sous sa tête, en se couchant sur le banc de gazon.*)

## SCÈNE XII.

PIERRE, GEORGETTE.

GEORGETTE, à la cantonnade.

Merci, père Gervais, me voilà arrivée au village ; maintenant je n'ai plus besoin de vous.

PIERRE.

J'entends quelqu'un.

GEORGETTE.

Je viens de lui porter son souper ; le reste c'est pour le mien... Pauvre père, quel mal il se donne en veillant ainsi dans la forêt !

PIERRE.

C'est une jeune fille.

GEORGETTE.

Mais rentrons, il se fait tard... et je crois que j'ai peur. Ah ! mon Dieu ! un soldat.

PIERRE.

Mademoiselle.

GEORGETTE.

Il m'appelle, je crois...

PIERRE.

Daignez approcher.

GEORGETTE.

Eh bien ! que me voulez-vous, Monsieur ?

PIERRE.

Ne craignez rien, je ne suis point un méchant.

GEORGETTE.

Oh ! mon Dieu ! je n'ai plus peur ; qu'y a-t-il pour votre service ?... Mais vos mains tremblent, je crois... vous paraissez avoir froid.

PIERRE.

Non, c'est la fatigue... et la faim.

GEORGETTE, *vivement.*

Vous avez faim ?

PIERRE.

Depuis ce matin, je n'ai rien pris... je ne rougis pas de vous en faire l'aveu.

GEORGETTE.

Tenez, voilà du pain, des fruits, du vin. (*à part.*) C'était mou souper, mais c'est égal ; demain je déjeunerai de meilleur appétit.

PIERRE, *à part.*

C'est un ange que le ciel m'envoie. (*haut.*) Mais si votre père allait vous gronder ?

GEORGETTE.

Vous ne le connaissez pas ; si mon père me grondait, ce serait d'avoir eu l'occasion de rendre service et de n'en avoir pas profité... Recevez en toute assurance... prenez... Ne mangez donc pas si vite... j'ai le tems d'attendre... Voici le verre de mon père, buvez un coup maintenant. (*Elle lui verse.*)

PIERRE, *buvant.*

Combien je suis touché de vos soins généreux !

GEORGETTE.

Ah ça ! mais comment vous trouvez-vous si tard à l'entrée de la forêt ?

PIERRE.

J'allais y passer la nuit.

GEORGETTE.

Où donc ?

PIERRE.

Au pied de cet arbre.

GEORGETTE.

Et peut-être n'êtes-vous pas accoutumé à coucher sur la dure ?

PIERRE.

Cela m'est arrivé plus d'une fois, mais alors c'était sur un sol étranger... (*à part.*) Et non près de l'asile où je comptais trouver l'hospitalité.

GEORGETTE.

Eh bien! vous ne mangez plus, vous ne buvez plus. Allons, encore un coup; le vin répare les forces.

PIERRE.

Vos soins généreux viennent de me les rendre... Mais dites-moi, vous, à qui je dois tant de reconnaissance, quel est votre nom ?

GEORGETTE.

Georgette.

PIERRE.

Votre âge ?

GEORGETTE.

Seize ans.

PIERRE.

Vos parens ?

GEORGETTE.

Un vieux père... c'est le garde de la forêt.

PIERRE.

Marcel... je l'ai vu, et je suis sûr que c'est un honnête homme. Qu'il est heureux d'avoir une fille telle que vous! Ah! je le sens là, je n'oublierai jamais le nom de Georgette.

GEORGETTE.

Vous êtes trop bon, monsieur le soldat.

PIERRE.

Il se fait tard, je ne veux pas vous retenir plus long-tems.

GEORGETTE.

Je m'en vais... Mais je crains de vous quitter. Si vous aviez encore besoin de quelque chose...

PIERRE.

Non, je me sens mieux à présent. (*à part.*) Germaine, quelle différence entre vous et cette charmante fille!... Bonté, douceur, humanité, voilà ce qu'elle possède, voilà ce que je désirais trouver dans mon épouse.

GEORGETTE.

Adieu, monsieur le soldat... si vous êtes encore malheureux et que vous passiez devant le pays, voilà notre porte, frappez-y, elle est toujours ouverte aux infortunés.

PIERRE.

Oui, j'y reviendrai, je vous le promets, je veux remercier le père Marcel et sa fille de tant de bonté.

GEORGETTE, *à part.*

C'eût été bien dommage qu'il fût mort de faim. (*Elle va pour rentrer; on entend un coup de pistolet; elle jette un cri.*)

PIERRE.

Un coup de feu! sans doute un voyageur qu'on attaque... Ah! s'il en est tems encore, je vole à son secours! Adieu.

## SCÈNE XIII.

GEORGETTE, *seule.*

Pauvre jeune homme! je tremble pour lui... Et mon père qui est dans la forêt... Quelle inquiétude. (*On entend un second coup de feu.*) Le voilà. (*Il descend avec le cuirassier.*) Il n'est pas blessé... ô mon Dieu! je te rends grâce! (*Elle rentre.*)



## SCÈNE' XIV.

PIERRE, LAMBERT.

LAMBERT.

Camarade, je n'oublierai jamais ce que vous venez de faire pour moi... Il était tems, car ces trois coquins de braconniers n'y allaient pas de main morte, et ce coup de feu que j'ai reçu là (*il montre son bras*) avait fait tomber mon sabre; mais heureusement vous êtes arrivé, vous l'avez ramassé et vous vous en êtes servi de main de maître... Corbleu! je crois que ces trois coquins courent encore.

PIERRE.

Tenez, voilà votre valise.

LAMBERT.

Ah! diable, c'est là l'essentiel... Elle contient un dépôt considérable que j'allais porter au village voisin... Je n'ai pas trouvé celui à qui il était adressé... et ma foi je revenais ici pour le remettre au maire de la commune, quand j'ai été surpris; et grâce à votre courage, l'argent de mon général pourra encore aller à sa destination.

PIERRE.

Mais vous êtes blessé, mon brave.

LAMBERT.

Oh! ce n'est rien, la balle n'a fait qu'effleurer, et d'ailleurs... j'ai l'habitude; mais dites-moi à qui je dois un service que je n'oublierai de ma vie?

PIERRE.

Ne parlons pas de ça, et d'ailleurs entre camarades...

LAMBERT.

Mais en effet, je vois que vous avez servi...

PIERRE.

Oui, dans le 2<sup>me</sup>. de grenadiers...

LAMBERT.

Ah ! ah ! nous étions de brigade ensemble.

PIERRE.

Le général qui nous commandait était un brave.

LAMBERT.

Il est mort.

PIERRE.

Il est mort, dites-vous ?

LAMBERT.

Oui, sur le champ d'honneur.

PIERRE.

Mon pauvre général !

LAMBERT.

Il vous était bien cher à ce que je vois.

PIERRE.

En effet, je lui avais sauvé la vie.

LAMBERT.

Il se pourrait ?

PIERRE.

Oui.

LAMBERT.

Où donc ?

PIERRE.

Sur les bords de l'Ebre.

LAMBERT.

Et vous vous nommez ?

PIERRE.

Pierre-Roger Durand.

LAMBERT.

Fils d'un laboureur ?

PIERRE.

Du village des Ormes.

LAMBERT.

Touchez-là... c'est vous que je cherchais...

PIERRE.

Que voulez-vous dire ?

LAMBERT.

Que le général ne vous a point oublié... Quand il succomba, j'étais auprès de lui... Mon brave, m'a-t-il dit, tu vas retourner en France après la campagne ; va au village des Ormes, tu y trouveras Pierre-Roger Durand, tu lui remettras cette cassette qui contient tout ce que je possède ; je meurs sans parens, sans héritiers, c'est à lui que je la lègue... Il me serra la main et ferma les yeux... Cette cassette, elle est là ; elle contient cinquante mille francs ; c'est elle que vous venez de sauver à l'instant.

PIERRE.

Comment ! cette fortune à moi... que tout-à-l'heure le sort semblait poursuivre si cruellement !

LAMBERT.

Oui, elle vous appartient bien, vous dis-je ; ce titre que nous déposerons entre les mains du maire de ce village en est la preuve...

PIERRE.

Je ne puis revenir de ma surprise. Quoi ! Pierre, te voilà riche, tu vas avoir cinquante mille francs, toi qui ne possédais pas il n'y a qu'un instant de quoi souper... En vérité je ne puis encore comprendre... Une somme aussi forte... Cela m'étonne à un point...

LAMBERT.

Eh ! je vous dis qu'elle est bien à vous.

PIERRE.

Quel bonheur ! je pourrai donc obliger à mon tour.... Allons, camarade, suivez-moi... Cette auberge est fermée... mais avec de l'argent nous trouverons un gîte partout.

LAMBERT.

Oui... allons passer ensemble le reste de la nuit; et, le verre à la main, nous trinquerons et nous donnerons encore un souvenir à la mémoire de notre pauvre général.

*Ils sortent.*

FIN DU PREMIER ACTE.



## ACTE SECOND.

*Même décoration.*

### SCÈNE PREMIÈRE.

PIERRE, LAMBERT, *entre deux vins.*

LAMBERT.

Eh bien! camarade, vous voilà riche maintenant, et vous n'avez plus rien à craindre... j'ose le dire... car votre argent est en sûreté entre les mains du maire; c'est un honnête homme, et il gardera le tout précieusement... excepté quelques pièces d'or que vous avez prises sur vous... C'est bien vu, camarade, parce que, voyez-vous, il faut toujours avoir de quoi payer bouteille aux amis.

PIERRE.

Je vous remercie de tous vos soins.

LAMBERT.

Laissez donc... Il n'y a pas de quoi.... tout ça ne vaut pas le vin que vous m'avez fait boire... Ah ça!

mais dites donc, vous qui avez été un peu plus insensible que moi à la liqueur vermeille... vous êtes bien sûr que j'ai tout dit au maire ?

PIERRE.

Mais, oui, mon brave, vous avez répondu à toutes ses questions.

LAMBERT.

Bon... ça me rassure... parce que, voyez-vous, quand on n'est pas solide sur ses jambes... Enfin suffit, la volonté du général est accomplie, je vas me remettre en route pour le village qu'habite ma vieille mère, et lui porter une petite somme que j'ai amassée pour elle... parce que les plaisirs, entendez-vous... ça n'empêche pas les sentimens du cœur... Adieu, camarade, vous êtes un brave et je ne vous oublierai jamais. *(Il lui serre la main et sort.)*

## SCÈNE II.

PIERRE, PUIS GEORGETTE.

PIERRE.

A peine puis-je croire au bonheur qui m'arrive... Je suis riche malgré les doutes que j'avais formés... Je suis riche, que ce mot renferme de choses. Ah ! Germaine, combien je me félicite que le hasard m'ai fait connaître votre cœur... Tout le monde ignore le changement de mon sort... Cachons encore quelque tems la vérité... J'aperçois Georgette... Voyons si je puis encore être aimé pour moi-même...

GEORGETTE.

Ah ! voilà ce soldat... j'avais le pressentiment qu'il n'était pas encore parti... Je ne sais pourquoi je suis contente de le revoir...

PIERRE.

Vous voilà, charmante Georgette, je pensais à

30 LE SOLDAT EN RETRAITE, ETC.,

vous... et avant de partir j'allais vous remercier des secours généreux que vous m'aviez donnés hier au soir.

GEORGETTE.

Comment, Monsieur, vous vous en allez ?

PIERRE.

Oui, Georgette, je pars...

GEORGETTE.

Pour toujours ?

PIERRE.

Pour toujours.

GEORGETTE.

Eh bien ! vous avez tort... il ne faut pas vous en aller, il n'y a jamais trop d'honnêtes gens dans un pays.

PIERRE.

Ici, je suis sans parents, sans amis, personne ne s'intéressera à moi.

GEORGETTE.

Peut-être.

PIERRE.

Comment, vous pensez que quelqu'un pourrait me voir éloigner avec peine ?

GEORGETTE.

Oui, sans doute... Par exemple... mon père...

PIERRE.

Quoi ! votre père...

GEORGETTE.

Oui, ce matin nous avons beaucoup parlé de vous...

PIERRE.

L'intérêt que vous me témoignez est bien fait pour me retenir... mais il est encore une autre raison qui m'engage à partir.

GEORGETTE.

Et laquelle ?

PIERRE.

Oh ! je ne dois peut-être pas vous l'avouer.

GEORGETTE.

Vous avez tort... on doit toujours dire ce qu'on pense...

PIERRE.

Vous le voulez.... eh bien ! Georgette, c'est que je crains de vous voir trop souvent.

GEORGETTE.

Pourquoi donc ?

PIERRE.

C'est qu'on n'est pas toujours maître de son cœur... et sans doute vous avez un amant ?

GEORGETTE.

Un amant... oh ! mon Dieu non, je vous assure... M. Jean l'aubergiste me fait la cour, mais ce n'est pas un amant que M. Jean.

PIERRE.

Il veut vous épouser pourtant.

GEORGETTE.

Oui, mais je ne le veux pas, moi... Je n'aimerai jamais un pareil mari...

PIERRE.

Et votre père...

GEORGETTE.

Mon père me laisse maîtresse de mon choix... Il dit seulement que je ne ferais pas mal de consentir à ce mariage, parce que nous sommes pauvres, et que monsieur Jean a du bien.

PIERRE.

C'est qu'il pense à l'avenir, le père Marcel... et il a raison...

GEORGETTE.

Oh ! le bien ne me touche pas, moi... je désirerais seulement que mon mari eût...

PIERRE, *vivement.*

Le don de vous plaire, n'est-ce pas ?

GEORGETTE.

Tout juste...

PIERRE.

Et puis ?...

GEORGETTE.

Et puis je désirerais qu'il eût beaucoup de bonté...  
beaucoup...

PIERRE.

Beaucoup d'amour, n'est-il pas vrai ?

GEORGETTE.

Oh ! oui... je voudrais qu'il m'aimât... comme je me  
sens capable de l'aimer.

PIERRE.

Vous le chéiriez donc bien, votre mari ?

GEORGETTE.

De toute mon ame.

PIERRE.

Est-ce là tout ce que vous exigeriez d'un mari ?

GEORGETTE.

Assurément ; que peut-on exiger davantage ?...

PIERRE.

Mais, s'il était sans fortune ?

GEORGETTE.

Nous n'aurions pas de reproches à nous faire...

PIERRE.

Plus je l'entends, plus elle fait d'impression sur  
mon cœur.

GEORGETTE.

Eh bien ! monsieur Pierre... persistez-vous encore  
à quitter ce village ?

### SCÈNE III.

LES MÊMES, MARCEL.

MARCEL.

Ah ! te voilà, Georgette... avec ce voyageur ?



PIERRE.

Oui, monsieur Marcel, et j'exprimais à votre fille le chagrin que j'éprouve d'être forcé de quitter ces lieux.

MARCEL.

Comment, vous nous quittez déjà?

PIERRE.

Oui... puisque j'ai acquis la preuve qu'en tous lieux le pauvre est sans amis et sans famille...

MARCEL.

Ah! je vous devine. (*montrant la ferme.*) Vous parlez de la fermière... je vous l'avais dit...

PIERRE.

Vous aviez raison... aussi je vais m'éloigner.

MARCEL.

Et où comptez-vous porter vos pas?

PIERRE.

Je l'ignore.

MARCEL.

Au moins, avez-vous quelqu'argent pour continuer votre route?...

PIERRE.

Le ciel, je l'espère, ne m'abandonnera pas.

MARCEL.

Répondez avec franchise... avez-vous de l'argent?

PIERRE, *à part.*

Avant de lui faire connaître ma nouvelle fortune, voyons s'il est digne de la partager. (*haut.*) Éh bien! non.

GEORGETTE, *à part.*

Pauvre jeune homme!

MARCEL, *à part.*

Je n'ai jamais senti comme aujourd'hui le malheur d'être pauvre. (*haut.*) Il faut que je vous quitte... mais

34 LE SOLDAT EN RETRAITE, ETC.,

avant de m'en aller, tenez, j'ai depuis hier un écu...  
(*Il tire un écu de sa poche.*)

PIERRE.

Que dites-vous ?

MARCEL.

Que je voudrais pouvoir vous offrir davantage, mais  
ça vous conduira toujours un bout de chemin.

PIERRE, *lui serrant la main.*

Monsieur Marcel...

MARCEL.

Prenez, prenez, vous dis-je...

GEORGETTE.

Oh ! oui... c'est de bon cœur que mon père vous  
l'offre.

PIERRE.

Quoi ! vous vous priveriez pour moi, pour un in-  
connu !...

MARCEL.

Inconnu... n'êtes-vous pas un homme ? Un homme  
quel qu'il soit est mon frère... Lorsqu'il est malheu-  
reux, je suis toujours son ami. (*il lui présente son  
écu.*) Tenez.

PIERRE.

Je n'accepterai pas...

MARCEL.

Prenez cet écu... c'est le père Marcel qui vous le  
donne. Viens, Georgette. *Ils sortent.*

SCÈNE IV.

PIERRE, *seul.*

Je suis touché jusqu'aux larmes... Le brave homme...  
il n'a peut-être que cet écu... et il me force de l'ac-  
cepter... Il n'y a donc que l'infortune elle-même qui  
daigne secourir et consoler l'infortune... Et Geor-

gette... Ah! le sort va donc me venger enfin de tout ce qu'il m'a fait souffrir... Maintenant ne pensons plus qu'à me dédommager des privations que j'ai éprouvées depuis quelques jours; je vais commander un repas auquel j'inviterai tous mes nouveaux amis... Voici l'auberge de monsieur Jean qui a refusé de me donner à souper hier au soir; aujourd'hui peut-être y serai-je mieux accueilli. (*Il frappe.*)

## SCÈNE V.

PIERRE, JEAN.

JEAN.

Un moment donc, on y va. (*il paraît.*) Qui diable frappe si fort chez moi?... ah! c'est encore ce militaire.

PIERRE.

Oui, monsieur Jean; vos manières obligeantes d'hier soir, m'ont engagé à revenir vous voir.

JEAN.

Parbleu, c'était bien la peine de me déranger. (*il va pour rentrer.*) Bonjour.

PIERRE, *l'arrêtant.*

Un moment donc, mon cher hôte... je viens pour vous commander...

JEAN.

Plait-il?

PIERRE.

Un grand repas...

JEAN.

Un grand repas... Ah! ah! ah! ah! et c'est vous qui payez?...

PIERRE, *lui frappant sur l'épaule.*

Oui, monsieur Jean, c'est moi qui vous paierai. .

JEAN.

Ah ça! mais dites donc, monsieur le militaire, si ça vous était égal de ne pas prendre de ces libertés avec moi... Qu'est-ce que c'est donc? Savez-vous que j'ai servi aussi, moi?

PIERRE.

Ah! ah! monsieur Jean, vous avez servi?

JEAN.

Certainement, Monsieur, j'ai fait six campagnes, et j'ai vu trente combats...

PIERRE.

Par une lucarne, apparemment.

JEAN.

Il ne s'agit pas de ça, Monsieur, je vous répète que j'ai vu le feu... et de près encore... j'ai été chef de cuisine d'un général de brigade.

PIERRE.

Vraiment!

JEAN.

Oui, Monsieur... et j'ai embroché de ma propre main.

PIERRE.

C'est possible... mais il ne s'agit pas de cela pour le moment.. je vous répète qu'il me faut un bon dîner...

JEAN.

Et moi je vous réitère que je ne fais pas de crédit à ceux qui n'ont pas d'argent.

PIERRE, *le prenant par le bras.*

Eh! bien... écoutez... je vois que vous êtes une de ces machines qu'on ne fait mouvoir qu'avec de l'or et de l'argent... tenez, voilà de l'or.... croyez-vous qu'il y en ait assez pour payer le meilleur repas qui puisse sortir de votre cuisine.

JEAN, *à part.*

Oh! oh! (*Il ôte son bonnet et salus.*)

PIERRE.

Diable! comme la vue de ce métal vous rend le salut facile.

JEAN.

Monsieur, excusez... si j'avais su...

PIERRE, *remettant l'or dans sa poche.*

Oui, si vous aviez su que je fusse riche, vous eussiez été poli jusqu'à la bassesse, n'est-ce pas... vous m'avez cru pauvre, vous avez été malhonnête jusqu'à l'insolence.

JEAN, *saluant toujours.*

C'est que, Monsieur... on ne connaît pas... Monsieur est mis simplement... je suis bien fâché...

PIERRE.

Allons, allons, cessez vos révérences et vos excuses... elles m'humilient pour vous.

JEAN.

Cela suffit... Mais que Monsieur veut-il? Lapins, perdreaux, faisans, pluviers, canards, bécasses et bécassines?

PIERRE.

Tout ce que vous aurez de mieux.

JEAN.

Je ferai en sorte que Monsieur soit content... Ma cuisine n'est pas très-bien garnie dans ce moment... mais il me vient une bonne idée... M. Dupré, le maire, donne un grand dîner demain, jour de sa fête... Il ne consommera sûrement pas toutes ses provisions; je vais le prier de m'en céder quelques-unes. (*à part.*) Et en même tems je saurai sans doute comment il est devenu riche... car il est inconcevable qu'un pauvre diable. (*haut.*) Monsieur, l'honneur de votre protection.... (*Il sort en saluant.*)

PIERRE.

Je vous salue très-humblement, monsieur le chef de cuisine.

## SCÈNE VI.

PIERRE, GERMAINE.

PIERRE.

Mais j'aperçois Germaine... Bon! je ne suis pas fâché de la rencontrer... Observons un peu l'effet que produira sur elle mon changement de fortune.

GERMAINE, à part.

Pierre est encore là... Je gage qu'il veut me reprocher mon inconstance... En vérité, ces amans rebutés sont d'un entêtement!...

PIERRE.

Votre serviteur, madame Germaine.

GERMAINE.

Votre servante, monsieur Pierre. (*Elle va pour sortir.*)

PIERRE, l'arrêtant.

Eh bien!... vous me fuyez... Est-ce que ma présence vous fait peur? Restez, restez, je vous en prie, j'ai quelque chose à vous dire.

GERMAINE, à part.

Là, j'en étais sûre, je ne pourrai pas m'en débarrasser.

PIERRE, à part.

Précisément, j'aperçois le père Marcel et sa fille; bon, le moment est favorable... Approchez, Marcel, et vous aussi, charmante Georgette; ce que j'ai à vous dire vous intéresse tous.

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, MARCEL, GEORGETTE.

PIERRE.

Jusqu'à présent, vous n'avez tous vu en moi qu'un pauvre soldat, sans biens, sans asile, et même sans amis... Eh bien !... apprenez que je suis riche... que je possède une somme de cinquante mille francs.

GERMAINE, à part.

Cinquante mille francs !... (*haut.*) Comment, Pierre, vous possédez cinquante mille francs ?

PIERRE.

Oui, madame Germaine, en billets et en pièces d'or.

MARCEL.

Tout de bon, vous êtes aussi riche que ça ?

GERMAINE, à part.

Ah ! si je l'avais su !..

PIERRE, à Marcel.

Eh bien ! cela vous étonne ?

GEORGETTE, à part.

Mon Dieu, quel malheur qu'il soit riche !..

GERMAINE.

Et où donc est-elle, cette somme ?

PIERRE.

Chez le maire de ce village, où je l'ai déposée ?

MARCEL.

Ah ça ! c'était pour rire que vous faisiez le pauvre, ce matin ?

GERMAINE.

Revenir avec cinquante mille francs, et se dire dénué de tout, c'est indigne !

MARCEL.

Le fait est que c'est une grande perfidie !

GERMAINE, à part.

Essayons de réparer ma sottise s'il en est tems encore. (*haut.*) Allons, allons, Pierre, soyons de bonne foi maintenant... vous avez voulu m'éprouver.

MARCEL.

C'est possible, et je gagerions que madame Germaine a voulu en faire autant à votre égard.

PIERRE.

Vous, Germaine ?

GERMAINE.

Eh bien ! oui, Pierre, j'ai voulu vous éprouver aussi...

MARCEL.

Parbleu ! j'en étais sûr !

GERMAINE.

Et l'accueil que je vous ai fait hier... n'était qu'une manière adroite.

PIERRE.

Ah, oui, maintenant je devine... si vous m'avez refusé votre porte... c'était pour voir si mon amour résisterait à cette épreuve.

GERMAINE.

Précisément.

MARCEL.

Eh bien ! moi, je trouve que c'est une fort bonne plaisanterie.

PIERRE.

En effet, laisser un amant à la porte...

MARCEL.

La nuit !

PIERRE.

Pour l'éprouver.

MARCEL.

Et à jeun encore...



PIERRE.

L'épreuve est nouvelle !

MARCEL.

Après cinq ans d'absence...

GERMAINE.

J'ai peut-être eu tort, j'en conviens, mais c'était pour vous rappeler ensuite et pour être plus sûre de vous.

PIERRE.

Sans doute... le ton que vous preniez encore tout-à-l'heure avec moi prouve que vous aviez envie de me rappeler....

GERMAINE.

C'était... c'était... que vous dirai-je ?

MARCEL.

Ah ! voilà le hic.

GERMAINE.

C'était l'embarras, la crainte de parler la première... mais, tout en ayant l'air de vous fuir, je vous cherchais...

MARCEL, à part.

L'effrontée menteuse !

GERMAINE.

Oui, Pierre... soyez-en sûr, je vous cherchais... je songeais à réparer mes torts, de manière à vous en faire perdre le souvenir, lorsque....

PIERRE, l'interrompant.

Il suffit, Germaine, n'ayant pas comme vous le talent de feindre, je vais en deux mots vous faire connaître mes vrais sentimens.... Mon cœur, que vous m'avez forcé de reprendre, ne vous appartient plus ; (*montrant Georgette*) voilà celle à qui je l'ai donné pour toujours... Puisse-t-elle en agréer l'hommage, et consentir que je joigne ma fortune et ma main à ce don le plus précieux de tous.

GEORGETTE, à part.

Qu'entends-je ?

MARCEL.

Comment, vous voudriez épouser ma fille qui n'a rien... riche comme vous êtes... Non, non, je ne puis consentir....

PIERRE.

Marcel, vous rappelez-vous qu'il n'y a qu'un instant vous m'avez donné toute votre fortune (*il lui montre l'écu qu'il a reçu.*) Vous voyez donc bien que je suis encore en reste avec vous, puisque je ne vous offre que la moitié de la mienné.

GERMAINE, à part.

J'étouffe !

PIERRE.

Tout cela vous étonne, Germaine.

GERMAINE.

Donner sa main, devant moi, à une petite fille de cette espèce !...

PIERRE.

Cette petite fille au moins en est digne.... Si je vous avais donné ma fortune, elle n'aurait servi au bonheur de personne, pas même au vôtre... Entre les mains de Georgette, elle deviendra le patrimoine des infortunés.

MARCEL.

Attrape.

PIERRE.

Cette petite leçon, Germaine, vous rappellera qu'il ne faut jamais mépriser un plus pauvre que soi.

GERMAINE.

Et vous, Pierre, on se souviendra toujours que vous n'êtes qu'un soldat enrichi.

PIERRE.

Je l'espère, car j'aurai soin de ne jamais l'oublier moi-même.

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, JEAN.

JEAN, *accourant.*

Un moment, un moment... Ah! ah! c'est vous, monsieur le soldat... je suis enchanté de vous retrouver ici (*à part.*) Parbleu! j'ai eu là une heureuse idée d'aller chez le maire.

PIERRE.

Qu'avez-vous donc à me dire, monsieur l'aubergiste?

JEAN.

Ce que j'ai à vous dire? des choses auxquelles vous ne vous attendez pas. Vous vous appelez, dites-vous, Pierre-Roger Durand?

PIERRE.

Eh! bien, oui, qu'y a-t-il d'étonnant à cela?

JEAN.

Ce qu'il y a d'étonnant, Monsieur, c'est que je porte aussi ces noms-là.

MARCEL.

Bah! vous!... Et pourquoi donc ne vous appelle-t-on dans le village que monsieur Jean?

JEAN.

Il ne s'agit pas de ça, Monsieur; Jean est mon nom de guerre... et je l'ai gardé pendant la paix, parce qu'il me fait honneur... Mais je ne m'en appelle pas moins Pierre-Roger Durand, fils d'un laboureur du village des Ormes, et en voilà la preuve. (*Il lui donne un papier.*)

PIERRE.

Ah! ah! votre extrait baptistaire... En effet, il est en règle... Eh bien! qu'est-ce que cela prouve? que nous sommes cousins?

JEAN.

Nous ne sommes pas cousins du tout... C'que ça prouve!... c'est que le maire m'a tout raconté, et que cet argent que vous vous êtes approprié si lestement... je prétends qu'il m'appartient; aussi, je l'ai fait provisoirement déposer entre les mains du juge...

MARCEL.

A vous?

JEAN.

Oui, oui, à moi; il est dit, bien positivement, que les cinquante mille francs seront remis à Pierre-Roger Durand, ancien militaire, qui a sauvé la vie à son général, et qui doit être établi dans ce village depuis un an: vous entendez; or, nous portons les mêmes noms; comme lui j'ai servi... en qualité de chef de cuisine; et comme je vous le disais tout-à-l'heure encore, comme lui j'ai sauvé la vie à mon général.

MARCEL.

Ah! quant à ça, par exemple, c'est difficile à croire.

JEAN.

Détrompez-vous, père Marcel... Un jour, forcé de battre en retraite, nous traversions un fleuve... j'étais auprès de mon général... quand une imprudence le fit tomber à l'eau... alors, je ne fais ni un ni deux... je me dévoue, et je parviens à le sauver, (à part.) en lui jetant un bout de corde, à la vérité, mais enfin c'est égal. (haut.) Vous, monsieur le soldat, quelle preuve donnez-vous de votre dévouement?

PIERRE.

Ma parole?

JEAN.

J'ai mieux que ma parole, moi, Monsieur, je possède encore l'attestation de mon général, sur papier

timbré... où il promet de reconnaître un jour le service que je lui ai rendu. La voilà, lisez.

PIERRE.

Il est vrai.

JEAN.

Et d'ailleurs lequel de nous deux est établi depuis un an dans ce village... si ce n'est moi?

PIERRE.

J'en conviens, je ne suis arrivé qu'hier au soir.

JEAN.

Eh bien! l'affaire est claire, je pense; mon général s'est souvenu de moi, et les cinquante mille francs m'étaient destinés.

GERMAINE, *à part.*

Comment, les cinquante mille francs n'appartiendraient pas à Pierre; ils seraient à monsieur Jean?

PIERRE.

En effet, je vois que vous avez des preuves que je ne puis donner... Tout le prix que j'attachais à cette fortune, n'était que le désir que j'avais de la partager avec ceux qui m'avaient rendu tant de services... cependant, si elle ne m'appartient pas, je serai le premier à y renoncer et à reconnaître vos droits... Je vais chez le juge.

JEAN.

Oh! mon Dieu, allez, allez chez le juge, vous verrez que l'affaire est toute éclaircie.

MARCEL.

Que je plains ce pauvre garçon!

GEORGETTE.

Et moi je sens que je ne l'eu aime pas moins.

MARCEL.

Allez vérifier cette affaire, monsieur Pierre, et, quel que soit le sort qui vous est réservé, vous ne

46 LE SOLDAT EN RETRAITE, ETC.,  
trouvez pas moins en nous de bons et de véritables amis.

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, *excepté* PIERRE.

JEAN.

Oui, oui, va chez le juge, monsieur mon cousin, tu y verras bientôt la preuve que les cinquante mille francs m'appartiennent; et quoique tu sois mon parent, tu n'auras pas un sou.

GERMAINE.

Croiriez-vous, monsieur Jean, qu'il se donnait déjà les airs d'offrir votre fortune à mademoiselle Georgette?

JEAN.

Eh bien! je lui conseille... j'espère que vous me trouverez à présent, mademoiselle Georgette, un mari digne de vous.

GEORGETTE.

Oh! mon Dieu, non; pas plus que ce matin.

JEAN, *étonné*.

Ah! ah!

MARCEL, *sèchement*.

Monsieur Jean, ma fille est destinée à cet honnête garçon, ils s'aiment, et je veux qu'ils soient unis ensemble.

JEAN, *riant*.

Parbleu! voilà un père et une fille d'une espèce rare. (*à Georgette*.) Vous faites la renchérie, Mademoiselle, quand ce serait à moi de me faire valoir... tant pis pour vous... Avec ma cassette j'épouserais si je le voulais tout le monde... Que vous en semble, madame Germaine, vous qui savez calculer?

GERMAINE, *minaudant*.

Vous avez bien raison, monsieur Jean.

JEAN.

Sans aller plus loin, si je vous refaisais un doigt de cour, vous sentiriez un peu mieux le prix des hommages que je vous avais adressés dans le tems... N'est-il pas vrai, madame Germaine?

GERMAINE.

Vous m'embarrassez, monsieur Jean.

JEAN, *faisant le galant.*

Vous êtes libre de disposer de votre main, et vous possédez une excellente ferme... Toutes réflexions faites, voulez-vous tâter d'un second mariage?

GERMAINE.

Parlez-vous sérieusement, monsieur Jean?

JEAN.

Oui, très-sérieusement... Si vous le voulez, tout est dit, je tombe à vos pieds, moi et mes cinquante mille francs.

GERMAINE, *à part.*

Il est bien bête, il est bien laid; mais au moins je serai vengée de Pierre.

JEAN.

Vous hésitez?

GERMAINE.

Au contraire, monsieur Jean.... je sais trop apprécier l'offre que vous me faites.

JEAN, *d'un air de protection.*

Voilà ma main.

GERMAINE.

Voilà la mienne

JEAN, *à Marcel.*

Vous voyez, père Marcel, qu'on peut se passer de votre fille.

MARCEL.

Soit, mais ma fille peut aussi bien se passer de vous.

GEORGETTE.

Oh ! certainement ! madame Germaine peut être heureuse avec vous... c'est un bonheur que je ne lui envierai jamais.

JEAN.

Ta, ta, ta, ta ! voilà du dépit à présent. (*à Germaine.*) Madame, votre futur va s'occuper de sa toilette, et nous entrerons pour rédiger nos petites conditions.

GERMAINE.

Je vous attends, monsieur Jean ; et je vais tout préparer.

*Elle rentre.*JEAN, *appelant.*

Guillaume ! Guillaume !

GUILLAUME, *à la fenêtre.*

Plait-il, not' maître ?

JEAN.

Décroche cette enseigne d'un métier vil et obscur.

GUILLAUME.

Oui, not' maître. (*Il décroche l'enseigne.*)

JEAN.

Ah ! tu vas m'aller chercher aussi ma perruque neuve, et le plus bel habit de ma garde-robe.

GUILLAUME.

J'y vas. (*Il rentre, et ferme la fenêtre.*)

MARCEL.

Voilà déjà la vanité qui perce.

GEORGETTE.

Monsieur Pierre n'en était pas plus fier.

JEAN, *dénouant son tablier et ôtant son bonnet.*

Loïn de moi cet attirail grossier, indigne d'un capitaliste !... Au diable le tablier et le bonnet de coton !

GUILLAUME *entre avec l'habit et la perruque.*

JEAN.

Maintenant, Guillaume, je te renvoie.



GUILLAUME.

Comment, not' bourgeois, vous me mettez à la porte ?

JEAN.

Oui, je te casse.... Dès aujourd'hui tu cesses d'être marmiton, et je t'élève à la dignité de valet-de-chambre... Maintenant tu es en fonctions... Passe-moi la manche.

GUILLAUME.

La voilà !

JEAN.

Passons à la tête à perruque... Coiffe-moi.

GUILLAUME.

Vous l's'rez bientôt, not' maître : voilà.

MARCEL.

Un valet-de-chambre à monsieur Jean... il ne lui manquerait plus que de prendre un cuisinier.

GEORGETTE, *à part.*

Il me semble qu'il est encore plus laid comme ça.

JEAN.

Adieu, mon cher Marcel... et vous mademoiselle Georgette... Vous avez de beaux yeux... j'en conviens... mais je préfère encore les beaux yeux de ma cassette, ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

*Il rentre chez Germaine, et Guillaume dans l'auberge.*

SCÈNE X.

MARCEL, GEORGETTE, PUIS PIERRE.

MARCEL.

Si l'on change ainsi lorsqu'on est riche, puisse le ciel nous préserver de le devenir jamais.

GEORGETTE.

Oh ! tout le monde ne serait pas comme ça, mon père.

PIERRE.

Allons, il faut y renoncer.

GEORGETTE.

Le voilà !

MARCEL.

Eh bien ! Pierre, quelle nouvelle ?

PIERRE.

Le juge a décidé en faveur de mon parent qui avait des preuves... et la somme lui a été adjugée.

MARCEL.

Que voulez-vous, la fortune est capricieuse... mais si elle vous échappe, le cœur de vos amis vous restera.

GEORGETTE.

Oui, monsieur Pierre, nous vous consolons.

PIERRE.

Marcel, Georgette... combien je suis reconnaissant de tant de marques d'intérêt... mais le bonheur n'est pas fait pour moi, et je dois y renoncer.

MARCEL.

Pensez-vous que tout cela puisse empêcher votre mariage avec ma fille ?

PIERRE.

Oui, Marcel, je ne pourrais plus embellir le sort de Georgette... Je dois perdre l'espoir de la posséder.

MARCEL.

Renoncer à elle... cela ne sera pas.

GEORGETTE.

Ce matin, monsieur Pierre, je n'imaginai rien de si doux que de partager votre mauvaise fortune..... Pensez-vous que de tels sentimens puissent changer en si peu de tems ?

PIERRE.

Non, mes amis... plus vous me montrez de générosité l'un et l'autre, plus je m'impose la loi de n'en abuser jamais... Le ciel doit aux vertus de Georgette un époux qui lui promette un heureux avenir... Que

deviendrait-elle avec moi, pauvre soldat qui suis dénué de tout.

MARCEL.

Et qu'importe votre pauvreté... Vous avez servi votre pays avec honneur ; vous n'avez pas d'état... Eh bien ! j'ai encore dans ma cabane un fusil, une carnassière... vous aurez la survivance de ma place, d'avance vous en partagerez les profits... et si vous ne faites plus la guerre aux ennemis, nous la ferons ensemble aux lapins.

GEORGETTE.

Oui, monsieur Pierre, restez auprès de nous, le jour vous aiderez mon père... et le soir quand vous rentrerez avec lui, vous partagerez ensemble le repas que j'ai préparé, nous ne serons pas riches, mais nous serons heureux, et peut-être trouverons-nous encore le moyen de faire du bien à de plus pauvres que nous.

PIERRE.

Je ne puis vous exprimer jusqu'à quel point mon cœur est attendri... mais je serais indigne de vous si j'acceptais vos offres généreuses, et je vais fuir ces lieux.

MARCEL.

Au moins me direz-vous où vous allez.

PIERRE.

Rejoindre mon régiment, et bientôt je l'espère, le sort ne me frappera plus de ses coups.

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, JEAN, GERMAINE.

JEAN.

Enfin toutes nos dispositions sont prises... tous les articles du contrat sont dressés et signés entre nous.

GERMAINE.

Oui, et il y a un dédit de vingt-cinq mille francs payables tout de suite par celui des deux contractans qui retirerait sa parole...

JEAN.

Madame Germaine a paru désirer cet arrangement... Mais que fait donc encore ici monsieur mon cousin ?

PIERRE.

Tenez, Monsieur, j'avais pris de la cassette quelques pièces d'or... Puisque l'on a décidé que cette fortune n'est plus à moi... reprenez ce qui vous appartient. *(Il lui donne de l'or).*

JEAN.

Voyons, voyons. *(il les compte)*. Une, deux, trois, etc... c'est toujours ça de gagné... Maintenant je suis bien sûr que personne ne me contestera ma fortune. *Pierre baise la main de Georgette, prend son sac et son bâton; au moment où il va pour s'éloigner, Lambert paraît.*

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, LAMBERT.

LAMBERT.

Eh bien ! camarade, où donc allez-vous ?

PIERRE.

Comment ! vous ici ?

LAMBERT.

Oui, vous êtes étonné de me revoir... Quand je suis parti, j'avais la tête un peu... et je ne m'attendais pas à revenir... Mais ma pauvre mère... en arrivant, j'ai appris que depuis deux mois elle n'avait plus besoin de mes économies... *(il essuie ses yeux)* et ça m'a rendu à moi-même... Mais ne parlons plus de cela... un motif intéressant pour vous m'a fait rebrousser

chemin... Ah ça ! mais qu'est-ce que je vois donc ?... ce sac... cet air triste, est-ce que la richesse ferait déjà son effet sur vous ?..

PIERRE.

Richel ! je ne le suis plus : les cinquante mille francs appartenaient à mon parent qui porte les mêmes noms que moi...

LAMBERT.

Qu'est-ce que j'entends-là ?

JEAN.

La vérité, monsieur le soldat, et c'est moi qui suis cet autre Pierre-Roger Durand... ancien militaire et aujourd'hui capitaliste.

LAMBERT.

Vous, militaire ! allons donc, ce n'est pas possible...

JEAN.

C'est plus que possible... c'est prouvé, et le juge m'a donné gain de cause...

LAMBERT.

Diable, je vois que j'arrive à propos pour débrouiller c't'affaire-là.

JEAN.

Apprenez, monsieur le soldat, que vous n'avez rien à débrouiller ici.

LAMBERT.

Peut-être, monsieur le capitaliste.

JEAN.

Je vous le répète, tout est prouvé... La cassette a été léguée à Pierre-Roger Durand, ancien militaire, qui a sauvé la vie à son général, et qui est né au village des Ormes : or je me nomme Pierre-Roger Durand, j'ai été six ans militaire, je suis né au village des Ormes, et j'ai sauvé la vie à mon général...

## 54 LE SOLDAT EN RETRAITE, ETC.,

En voilà la preuve, timbrée, enregistrée et paraphée...

LAMBERT.

Tout ça est possible, monsieur l'aubergiste; mais j'ai un papier que, ce matin, la tête un peu troublée... j'avais oublié de déposer entre les mains du maire, et qui fera connaître le véritable propriétaire de la cassette.

JEAN, *à part*.

Ah! mon Dieu!... je tremble!

LAMBERT.

Ecoutez tous la lecture de ce billet, tracé par mon général mourant (*lisant*.): « Et si par hasard on ne pouvait reconnaître celui que je désigne, il doit porter la marque de la blessure qu'il a reçue pour moi. »

PIERRE, *se découvrant la tête*.

Une cicatrice, la voilà.

LAMBERT.

Au front... c'est cela... ce papier le prouve.

TOUS.

Ce papier...

JEAN.

Qu'est-ce que j'entends là? (*Il tâte son front*.) Est-ce que par hasard... je n'aurais pas aussi... Guillaume! Guillaume!

### SCÈNE XIII.

LES MÊMES, GUILLAUME.

GUILLAUME.

Eh ben!... quoi?

JEAN.

Regarde donc sous ma perruque si tu ne trouverais pas une cicatrice...

GUILLAUME.

Non, not' maître, je ne vois rien...

JEAN.

Je suis ruiné...

PIERRE.

Oui, le trésor est à moi.

GERMAINE.

Quelle indignité, qu'elle infamie à vous, monsieur Jean !... me faire faire un dédit de vingt-cinq mille francs !

JEAN.

Laissez-moi donc tranquille, madame Germaine... je suis d'une colère...

MARCEL.

Allons, voilà qu'ils vont s'arracher les yeux à présent.

GERMAINE.

Ah ! quel tour infernal !

JEAN.

Guillaume, attache vite mon enseigne, et apporte-moi mon tablier et mon bonnet.

MARCEL.

Pourquoi vous désoler, puisque vous épousez madame Germaine, dont la richesse est connue...

GERMAINE.

Moi... j'épouserai ce vieux radoteur... ce misérable cabaretier !

JEAN.

Que dites-vous, madame Germaine, vous ne m'épouserez pas ?

GERMAINE.

Plutôt mourir !

JEAN.

En ce cas, dès demain, je vous ferai citer, assigner, condamner, saisir et appréhender au corps.

GERMAINE.

Eh bien ! oui... nous plaiderons. (*Elle rentre chez elle.*)

JEAN.

Nous plaiderons.

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES, EXCEPTÉ GERMAINE.

JEAN, *le bonnet à la main.*

Mon cher parent... je me suis rappelé la commande que vous m'avez faite... et j'ose espérer que vous n'avez pas oublié M. Jean.. *A la grosse tête...* vous voyez mon enseigne... traiteur-restaurateur, logeant à pied et à cheval....

PIERRE.

Mon cher cousin, j'oublie tout... excepté le diner. Vous, père Marcel, vous ne serez plus garde de la forêt; Georgette, vous pourrez faire du bien tout à votre aise; quant à vous, mon brave, lorsque vous reviendrez de vos campagnes, vous trouverez une place au coin de notre foyer. En attendant, allons nous mettre à table, et nous rirons ensemble des caprices de la fortune.

FIN.